

# Remous de guerre et générosité en terre jurassienne

Autor(en): **Juillerat, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **48 (1944)**

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684910>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Remous de guerre et générosité en terre jurassienne

---

La deuxième guerre mondiale a eu, davantage encore que la première, des remous en terre jurassienne.

Marche du nord, tout près du Rhin redevenu, depuis la fin de 1918, la frontière séparant la France de l'Allemagne, cette terre était, plus encore qu'autrefois, sur le plan de la défense nationale de la Suisse, un glacis de protection contre un agresseur éventuel.

Ce rôle, non seulement les forces armées, mais toute la population l'aurait joué, comme celles de pays belligérants, si un sort tragique l'avait exigé.

Malgré le respect de l'intégrité du pays elle ne resta pas passive. Son tempérament ardent, sa générosité naturelle, son patriotisme ne le cédant en vigueur à celui d'aucune autre région de la Confédération, et aussi les circonstances, la mirent au premier plan de l'activité nationale pendant tout le cours de la tragédie.

A l'instar des années de 1914 à 1918, l'armée occupa les cités et les villages, les gorges et les vallées. Toutefois, contrairement à ce qui se passait à l'autre guerre, le dispositif de défense laissa jusqu'à la phase ultime de la libération de la France, en automne 1944, quasi en dehors du cordon de défense le coin enfoncé en territoire étranger et au delà de la barrière du Jura, que constitue l'Ajoie.

Partout les soldats accomplissant un devoir souvent pénible furent l'objet de la sympathie de la part des habitants. La réputation acquise en cette matière au cours de l'autre guerre s'est accentuée encore et dans toute la Suisse l'hospitalité jurassienne est toujours hautement célébrée. Malgré l'émotion souvent suscitée par le contact direct avec les victimes étrangères du fléau accablant nos voisins de ses coups, le souci du bon accueil des soldats est toujours resté au premier plan des préoccupations.

La population jurassienne suivit dès le début et avec un intérêt passionné les péripéties de la lutte dépassant en violence et en cruauté les prévisions les plus pessimistes.

Dès l'automne 1939 le malheur de la Pologne, bientôt suivi de celui de la Finlande, froissèrent le sens du droit et excitèrent l'émo-

tion d'un bout du Jura à l'autre. La résistance héroïque des Finlandais tenant en échec leur puissant agresseur provoqua une admiration intense. Le sort tragique de la Pologne ne pouvait ne pas émouvoir les arrière-petits fils des Jurassiens de 1830, lesquels avaient accueilli avec un empressement si compréhensif les patriotes polonais victimes alors de l'oppression czariste.

Le mouvement de charité envers les victimes de la guerre, appelé par la suite à prendre tant d'ampleur, commença sa première action par la constitution d'un comité jurassien « Pro Polonia » rattaché à l'organe central suisse de ce nom. On ne se doutait pas alors que c'était là le prélude d'un contact direct et prolongé avec des soldats valeureux de la nation chevaleresque prédestinée, semble-t-il, aux déchirements et à la souffrance.

L'orage de fer et de feu déferla sur l'Occident avec une violence inattendue. Ses premiers coups provoquèrent la consternation. La Hollande, la Belgique, le Luxembourg, la France ouverts d'emblée à la ruée fantastique des forces germaniques devinrent le théâtre d'une effroyable misère. Des millions de fuyards encombraient les routes, contrecarrant le mouvement des soldats. Les véhicules blindés lancés à toute allure vers l'ouest, les avions mitraillant les foules en détresse aussi bien que les formations armées, l'effet terrifiant produit par l'incendie du grand port de Rotterdam, la cinquième colonne jetant le désarroi dans les esprits créèrent une atmosphère de terrorisme chez nos voisins.

Un mois après le début de l'offensive titanesque déclenchée par les Allemands, les signes avant-coureurs de la tempête se rapprochèrent de nos frontières. Les incursions aériennes se multipliaient. D'aucunes donnèrent lieu à des incidents dramatiques. Ainsi un certain samedi du début de juin deux officiers d'un avion suisse voulant chasser des avions allemands volant au-dessus de l'Ajoie et qui venaient de s'en prendre à des appareils français, furent attaqués et mitraillés. La machine et les corps pantelants de ces héros tombèrent tout près de Porrentruy, provoquant dans cette ville, témoin du combat, et dans toute la région une émotion très vive.

Dès ce moment où la situation prit l'allure d'une catastrophe épouvantable pour les trois pays neutres attaqués contre tout droit et pour la France revoyant, après vingt-cinq années, les hordes qui l'avaient dévastée, la charité jurassienne se fit agissante vis-à-vis des millions de malheureux. Le Comité « Pro Polonia » se transforma en « Comité de secours en faveur des victimes de la guerre » et étendit ses ramifications à tous les districts. Il lança dans la presse une souscription qui rapporta plus de 35.000 francs en argent et la valeur des dons en nature dépassa 60.000 francs.

De toutes les régions, à peu près, de toutes les localités, les

dons affluèrent émanant de gens de toutes les conditions sociales sans distinction de religion et d'opinion. Ainsi s'affirma, dans le domaine de l'amour, l'unité morale du Jura. Les faits démontrèrent avec éclat la possibilité de réunir sous l'égide de la charité, tous les cœurs émus par le spectacle du malheur d'autrui.

Les remous qui provoquèrent tant d'émoi dans toute notre contrée et qui marquèrent l'effondrement heureusement momentané de la France, renforcèrent encore cette unité morale sur le plan supérieur le plus noble qui soit.

Des craquements sinistres, notamment l'explosion des ponts le samedi 16 juin 1940 le long de la frontière de Boncourt à Bâle, firent pressentir l'imminence du désastre dans notre voisinage immédiat. La journée du dimanche amplifia les prodromes de la tragédie. Par petits paquets les fugitifs, dont beaucoup étaient des Suisses habitant la région française voisine, passaient la frontière.

Les signes de panique devenaient toujours plus évidents, la carence de nouvelles officielles, la cessation des communications régulières, la vague des mille bruits de nature à jeter l'inquiétude, l'audace inouïe de la « cinquième colonne », désaxèrent les esprits. L'exode vers la Suisse prit vers le soir une ampleur formidable. C'est par milliers que venaient les gens désemparés, des familles entières chargées de quelques hardes. La crainte de l'arrivée imminente des Allemands se reflétait dans les yeux des malheureux partis ainsi à l'aventure, confiants toutefois dans l'hospitalité suisse.

Dès leur arrivée, elle fut agissante. Spontanément les secours s'organisèrent dans les localités de l'extrême-frontière. Les fuyards furent restaurés et réconfortés. A Porrentruy, un centre d'accueil établi en un tournemain par la population dans le complexe des bâtiments scolaires fonctionna bientôt à la perfection. Le collège St-Charles, le château, le couvent des Ursulines ouvrirent aussi leurs portes toutes grandes. Les habitants mirent à disposition des centaines de chambres. La ville prenait, dès le lendemain de ce dimanche mémorable, la physionomie d'un camp de gens en détresse. Par les trains et par toutes les routes il en arrivait. Pendant trois jours l'exode continua et plus de vingt mille personnes entrèrent dans le district. Le spectacle était poignant et certaines scènes resteront gravées profondément dans toutes les mémoires.

A St-Ursanne, à Delémont, à Saignelégier, à Boncourt à Fahy, à Damvant, à Bonfol, à La Motte, à Goumois et ailleurs, à l'extrême-frontière les arrivées sur territoire suisse avaient le même caractère dramatique.

Un service d'évacuation des réfugiés à l'intérieur du pays fonctionna d'emblée.

L'exode n'avait pas cessé encore que ce fut au tour des soldats pressés par l'envahisseur de se présenter à la frontière.

Des groupes isolés passèrent d'abord en divers points de l'Ajoie, puis le jeudi 21 juin ce fut l'entrée massive rappelant celle de l'armée de Bourbaki aux Verrières.

Le corps d'armée français de Belfort, dont la retraite à travers le plateau de Maïche était protégée par une forte division polonaise, n'avait d'autre alternative, sa route vers le sud étant coupée, que de se rabattre sur la Suisse. La belle défense polonaise permit aux troupes de gagner notre frontière sans être trop pressées. Malgré un temps affreux, ce fut en bon ordre qu'elles entrèrent sur notre territoire par Damvant, Montvoie, La Motte, Le Chauffour et Goumois.

Plus de 40.000 soldats rendirent ainsi leurs armes aux nôtres. Nous n'oublierons jamais ces hommes arrivant sous la pluie battante, au milieu du fracas du tonnerre, avec leurs équipages, l'air sombre et fermé et jetant au passage sabres et fusils qui formaient bientôt de gros tas. D'aucuns pleuraient à chaudes larmes.

Les Polonais passèrent les derniers en un ordre, une discipline et une dignité qui firent une impression profonde sur les populations.

La charité s'affirma partout reine en ces douloureuses conjonctures. L'amertume de la défaite et de l'exil était adoucie autant qu'il était possible pour les fugitifs et les internés militaires.

Fait remarquable : nulle part il n'y eut chez nous une crainte, une nervosité morbides. Le sang-froid s'affirma précieux au cours des péripéties du drame qui fit saisir à nos populations toute l'immensité du malheur frappant la France.

Il ne cessa à aucun moment d'être dur, surtout pour nos voisins immédiats. La désorganisation qui suivit l'exode causa de graves perturbations dans l'approvisionnement. Pendant toute une période du pain fut envoyé dans la partie de la vallée du Doubs coupée par la destruction du pont de Vaufrey de ses communications ordinaires. Des distributions permises par l'occupant eurent lieu à Fahy, à différentes reprises, par les soins du Comité jurassien de secours aux victimes de la guerre et de son agent, M. Broquet, visiteur de douanes en ce lieu. Des gens du bassin industriel de Montbéliard venaient de fort loin pour pouvoir obtenir un ou deux kilos de pain.

Après l'occupation, plus de 500 soldats polonais arrivant de la région des Vosges et se faufilant jusqu'à la frontière à travers les forêts, passèrent encore par notre ville. Le Comité jurassien de secours donnait à ces guerriers qui avaient risqué mille fois leur vie en se dissimulant pour échapper à leurs ennemis implacables, les effets indispensables, car ils arrivaient en loques.

On eut donc, dans le Jura, surtout à l'extrême-frontière, une

idée assez nette de la guerre et de son cortège immense de détresses et de douleurs. Au cours des cinq années d'occupation et malgré la barrière quasi-hermétique, l'écho des épreuves subies par nos voisins ne cessa de retentir.

Autant que le permettaient les circonstances et les possibilités du moment, la charité jurassienne y répondit.

La situation alimentaire devenant grave dans le bassin industriel de Montbéliard et de Belfort, au printemps 1941, un appel adressé par le Comité jurassien de secours fit affluer à Boncourt et à Fahy des masses de pommes de terre. Plus de cent mille kilos du précieux tubercule, don de la population d'Ajoie surtout, purent alors passer. La provision fut la bienvenue.

En automne de la même année, en 1942 et en 1943, il fut possible de renouveler les envois.

On peut dire, toujours à la louange de nos populations jurassiennes, que leur générosité ne se lassa pas. Sollicitées en faveur de l'immense misère des Grecs, elles répondirent avec empressement.

Les soldats internés furent aussi sous différentes formes l'objet de leur sollicitude. Le sort des Polonais ne cessa de provoquer un écho profond. Nombre de familles témoignèrent leur sympathie à ces soldats restés les hôtes forcés de notre pays.

Les Français, jusqu'à leur rapatriement, et les quelques centaines de Belges ne furent pas oubliés.

La sollicitude se montra agissante aussi vis-à-vis des Italiens lorsque les vicissitudes de la guerre amenèrent de forts contingents peupler les camps d'internés établis dans le Jura. Ces enfants du Midi, émotifs et facilement désarmés, étaient surtout sensibles au don du cœur. Au cours de diverses manifestations, ce don fut dispensé de façon à adoucir quelque peu l'amertume d'un exil qui était particulièrement dur.

Une des formes les plus pathétiques et les plus cruelles de la guerre : la chasse à l'homme, a sévi largement aux frontières de l'Ajoie. C'est par milliers qu'on peut compter les drames résultant de passages clandestins de la frontière.

Au cours de l'été 1941 déjà les Alsaciens arrivèrent nombreux à travers les grandes forêts de la région du Largin ou par la montagne aux flancs de laquelle se dressent les ruines grandioses du château de Morimont. Les jeunes gens, les jeunes filles, parfois des familles entières, des mères ayant leurs enfants sur les bras, réussissaient au prix de mille ruses à pénétrer sur territoire suisse.

Comme ils contrevenaient aux ordonnances restreignant les entrées en Suisse, ces fugitifs étaient conduits à la maison d'arrêt. Le Comité jurassien de secours intervint pour obtenir que les femmes fussent accueillies dans un home desservi d'abord à Porrentruy par

les religieuses dites gardes-malades et ensuite à la pension St-Paul.

Avant l'occupation totale du territoire français, les Alsaciens étaient conduits en France libre, à Annemasse. Les gens d'autres nationalités restaient en Suisse.

Nombreux furent les Hollandais qui arrivèrent aux confins de l'Ajoie après un voyage mouvementé à travers la Belgique et la France. Ils entraient en Suisse du côté de Grandfontaine et de Damvant. Une agence d'évasion bien organisée assurait leur transit à travers les multiples barrages ennemis et leur passage ultime et périlleux à travers la frontière.

Lorsque les persécutions contre les Juifs devinrent aiguës, une foule de malheureux, traqués, se confièrent aussi à la Suisse comme terre d'asile en entrant en Ajoie après des voyages aux péripéties poignantes depuis la Belgique et la Hollande surtout. Pour de pauvres femmes le home de St-Paul à Porrentruy était vraiment le port du salut.

Il y eut, parmi les hôtes forcés, des personnalités illustres, notamment le général Giraud, qui logea aux prisons de Porrentruy.

Vers le printemps 1943, le recrutement effectué en Alsace par les Allemands provoqua des remous dans le Sundgau. Un mouvement de résistance s'organisa et un jour une cohorte de près de 200 jeunes gens résolus à se défendre s'ils étaient attaqués, franchit la frontière suisse au Largin. Les Allemands étaient trop faibles pour s'opposer à l'évasion de ces gars.

Les familles des fugitifs durent payer pour ces derniers. On les déportait à l'intérieur du Reich et leurs biens étaient enlevés.

Lorsque, par suite de la libération de la France, toute la région entourant l'Ajoie devint zone d'opérations et que l'occupant y fit régner une affreuse terreur, l'afflux des fugitifs augmenta considérablement. Les jeunes gens, sur qui pesait la menace constante de l'enlèvement, regardaient vers la Suisse comme vers la terre promise. Une foule d'entre eux passèrent entre les mailles du filet qui se resserraient. D'aucuns jouèrent de malchance et furent arrêtés ou reçurent une balle au cours de leur randonnée suprême.

Les bombardements destructeurs de l'artillerie tenant sous leur feu toute l'énorme agglomération du bassin industriel de Montbéliard et de Belfort créèrent un péril grave pour les habitants. Un exode rappelant celui de l'été 1940 recommença en septembre de l'année dernière. Les organes de la Croix-Rouge de Montbéliard et de Belfort se préoccupèrent de sauver les enfants. Depuis la mi-septembre jusqu'au mois de novembre, il en arriva 14.000 par Fahy et Boncourt. L'accueil empressé à la frontière même, à Porrentruy ensuite, permit d'écrire une des belles pages du Livre d'or de la charité jurassienne. Les dévouements se multiplièrent en vue

d'adoucir pour les arrivants l'amertume de la séparation d'avec leurs parents et l'appréhension de l'inconnu vers lequel ils allaient.

Nombre d'adultes furent aussi accueillis. C'est ainsi qu'une grande partie de la population du village de Glay, lequel était placé dans le champ de tir de l'artillerie, fut accueillie sur territoire suisse près de Grandfontaine. Il en fut de même de celle de Villars au pied du Lomont. Elle passait aux moments les plus critiques à Damvant. Les gens des deux localités précitées soulagèrent avec empressement l'infortune si grande de leurs proches voisins.

A mesure que le danger s'accroissait pour les habitants du bassin industriel de Montbéliard et de Belfort, la pénurie alimentaire devenait tragique. Grâce à des dévouements qui n'étaient pas sans risques il fut possible à la Croix-Rouge suisse, Secours aux enfants, de faire passer en quelque sorte sous les obus des provisions de lait condensé pour les mères et les nourrissons.

Brusquement et après des jours d'un bombardement d'artillerie effroyable, la libération survint. Ce fut grande joie des deux côtés de la frontière. La magnifique chevauchée française alla d'une traite du Lomont au Rhin près de Bâle.

Il y eut un retour offensif au cours duquel les villages situés en bordure de la grande forêt alsacienne du Grunnwald reçurent de terribles atteintes. Celui de Lepuis notamment connut la destruction à peu près complète.

Craignant la venue des Teutons, les gens justement apeurés des localités limitrophes de la frontière vinrent en masse chercher asile et sécurité à Bonfol, Beurnevésin, Damphreux, Lugnez, Montignez, Boncourt et même Cœuve.

Le tir de l'artillerie revêtait alors une puissance fantastique. Toute la contrée de Delle à Belfort donnait l'impression d'être sous l'effet d'un ouragan de fer.

On mesura, en Ajoie, l'inappréciable avantage de la sécurité résultant de l'appartenance à la Suisse, de la protection de l'armée et surtout de celle de la Providence.

Ce sentiment continua à accroître le grand élan de charité envers les victimes.

Il prit un nouvel essor dès qu'il fut possible de communiquer avec nos voisins immédiats. Continuant son action, le Comité jurassien de secours aux victimes de la guerre fit passer à l'intention des organes de la Croix-Rouge de Montbéliard et de Belfort plus de quatre-vingt camions de provisions, de vêtements et d'objets divers, le tout offert par les populations de toutes les régions du Jura et des villes de Berne et de Bienne.



Le Don suisse entra aussi en lice vers la fin de l'année dans cette croisade de la charité.

Il en fut de même d'organismes qui se fondèrent alors, tels l'Entr'aide frontalière jurassienne et d'autres.

Les ecclésiastiques catholiques et protestants organisèrent des actions de secours en faveur de leurs coreligionnaires respectifs. Il s'ensuivit un grand réconfort moral grâce au contact plus intime et plus direct qui s'établit alors et qui continue sous forme de multiples manifestations de sympathie.

Le Jura n'a pas cessé, du commencement de l'épreuve jusqu'à son dénouement et surtout après ce dernier au moment où les contacts redevinrent plus faciles, de porter haut le souci et le devoir de soulager les victimes. En plus des actions limitées à sa population, il a pris une grande part à celles d'ordre général organisées sous l'égide de la Croix-Rouge et du Don suisse.

Il n'est personne en son sein qui n'ait apporté sa contribution à l'acte d'amour, qui n'ait offert sous une forme ou sous une autre, le verre d'eau aux victimes non seulement proches mais lointaines aussi, d'un fléau que la méchanceté des hommes ne cessa de rendre plus épouvantable.

Le cœur amena la main à donner souvent sans compter et aucun appauvrissement n'en est résulté. Une nouvelle et précieuse richesse fut au contraire acquise.

Ernest JUILLERAT.